

Les réfugiés à Noirlieu.

Jacques Benoit

Ces témoignages sont issus du collectage effectué de novembre 2010 à mars 2011 auprès de la population Nerlutaise.

Nous remercions la municipalité de Noirlieu pour avoir mis sur pied un projet qui nous permet de révéler ici, avec son autorisation, une partie du collectage de la mémoire de ses habitants.

Crédit photographique : Mme Angèle Chouteau.

Le maire de Noirliu de l'époque, Monsieur Fernand Garreau, est élu le 28 mai 1935. La guerre éclate et le petit bourg, alors fort de quelques 416 âmes, va voir sa vie transformée.

Dès le 8 septembre 1939, le maire est dans l'obligation de réunir le conseil municipal et le comité d'accueil pour les réfugiés. Lecture est faite d'une note concernant l'accueil de 70 réfugiés de Sault-Saint-Rémy, commune d'Asfeld, arrondissement de Rethel dans les Ardennes. Les dix membres du comité auront chacun 7 personnes à diriger. Le maire fait état des mesures prises afin de préparer cette réception :

- « Lecture de l'acte de réquisition afin de recevoir les réfugiés. Avis donné aux automobilistes propriétaires de voitures pouvant aller chercher les réfugiés à Bressuire, place Saint Jacques. Je propose de regrouper les réfugiés à leur arrivée dans la commune dans les classes afin de les répartir au mieux suivant les disponibilités. Au cas où ces réfugiés arriveraient la nuit, des boissons chaudes et du lait pour les enfants seraient réquisitionnés. »

- « Délibération sur le matériel disponible. Monsieur le maire dresse la liste des chambres et mobiliers mis à disposition du comité d'accueil afin de grouper ceux-ci dans le bourg. Je demande quelques volontaires afin de visiter les locaux disponibles. »

Une autre session extraordinaire du conseil municipal se réunit le 1^{er} décembre 1939. Il y est fait état d'une note préfectorale attestant et précisant que les locaux et mobiliers prévus sont suffisants. Un régisseur est également nommé par le préfet pour s'occuper des allocations aux réfugiés.

Puis, au début mai 1940, un beau jour, des cars et des automobiles se stationnent sur la place ; en descendent des contraints à l'exode. La répartition des familles avait déjà été préparée chez les différents habitants volontaires à l'accueil.

Mais tous ces réfugiés ne sont pas les premiers à fouler la terre Nerlutaise. Avant l'exode, d'autres étaient déjà arrivés. Il faut dire que ceux-ci connaissaient la petite commune du Bocage car ils étaient venus lors de la

Première Guerre mondiale. En effet, les parents et les enfants se transmettaient le bon accueil de la population locale. Les deux sœurs Buontalenti faisaient partie de ceux-là, elles venaient de Crune dans les Ardennes. Avant l'arrivée des réfugiés de l'exode de mai, étaient aussi parvenus à Noirliu des gens d'Alsace-Lorraine, par exemple les 6 membres de la famille Rainer arrivaient de Strasbourg. Ils sont restés ici jusqu'à la fin de la guerre.

Petit à petit, d'autres familles viennent grossir la population de Noirliu. L'afflux principal vient en majorité de Charleville-Mézières. Certains s'établissent durablement, d'autres ne sont que de passage et ne restent qu'une journée, une nuit ou quelques jours, le temps de se remettre quelque peu de cette douloureuse aventure et de repartir un peu plus loin encore. D'autres arrivent par le TDS, le fameux Tramway des Deux-Sèvres mis en service en 1897. En fait la ligne sur rails Bressuire - Montreuil-Bellay a arrêté de fonctionner dès 1939, remplacée par des camions et des cars à gazogène, cars qui ne fournissaient plus vu l'afflux important de réfugiés.

Il faut dire que Noirliu est à cette époque un petit bourg attrayant, cerné de ses petites borderies. D'ailleurs, les communes avoisinantes l'appellent « le petit Paris », en référence aux multiples commerces et artisans ayant pignon sur rue et regroupés au centre du village. Cinq cafés restaurants, trois épiceries, charcuterie, boulangerie, mercerie, coiffeurs, couturiers, des maréchaux ferrants... donnent effectivement au bourg un air de petite ville avec ses commerces et sa gare. Mais Noirliu peut surtout s'enorgueillir d'avoir su, à défaut de confort, offrir le pain et la nourriture, précieux en ces temps difficiles.

On y voit encore arriver des familles de Carignan, toujours des Ardennes, de Sedan ; puis il en vient aussi de la Somme, de Belgique et même de Pologne. Enfin, au fur et à mesure, il en arrive de Paris, de Normandie, de Nantes, de Durtal dans le Maine et Loire. Les derniers réfugiés sont... bressuirais. En effet, suite aux bombardements de la gare de Bressuire, le 5 juillet 1944, quelques uns d'entre eux viennent se mettre à l'abri dans leurs familles respectives, certains y resteront une année.

La plupart des réfugiés de l'Est sont issus du milieu ouvrier, dans une région plus industrielle et plus moderne que la campagne bocaine où l'économie et la vie s'articulent autour de l'agriculture, aux antipodes de leurs us et coutumes. Il leur faut admettre l'inconfort et la rusticité, mais ils vont savourer malgré tout la chaleur de nos habitants. Le maire a donc fort à faire pour arriver à « caser » tous ces gens là où il peut. Des propriétaires volontaires aménagent leur maison.

La générosité Nerlutaise n'est pas un vain mot.

Une nouvelle atmosphère règne à Noirliu. Quelques témoignages ont surestimé le nombre d'habitants de l'époque et ont mentionné que la population avait doublé en 1940. Sans aller jusque là, il faut quand même noter un afflux massif qui se caractérise, par exemple, par un sureffectif dans les deux écoles laïques communales dont les instituteurs et institutrices qui se succèdent pendant la guerre sont M. Garnier, M. Peronnet, M. Levêque, M. Charbonnier, Mlle Lacombe, Mlle Gasquet, Mme Stéphan...

On se souvient du certificat d'études primaires 1940 passé à Terves le 31 juillet ; les élèves y sont amenés avec la voiture d'un réfugié. On se souvient aussi d'une noce villageoise en 1941, sorte de kermesse où participent tous les enfants de l'école et dont la recette est destinée aux prisonniers de guerre.

Il y a désormais beaucoup de gamins dans les rues. Selon les témoignages recueillis, les enfants de réfugiés sont plus hardis que les enfants de Noirliu. Certains parlent même de délinquance, d'autres parlent plus positivement d'un climat nouveau, ces gens sont plus vivants et plus ouverts que les habitants du bocage, cela émancipe quelque peu la population locale.

Une nouvelle vie s'installe donc. Certains travaillent le bois, d'autres font de la maçonnerie, plein de petits boulots occupent la plupart des journées des nouveaux arrivants. La famille Graul de Carignan, haute en couleur, fait des petits boulots divers, le père scie du bois. Les Mars sont spécialistes des bijoux. Le chef de la famille Marie est électricien et fabrique des petites éoliennes dont l'une est montée chez M. Garreau, le maire. M.

Robinet est un excellent pâtissier et travaille à la boulangerie Baron. Ce même Robinet, dit « Tino », chante du Tino Rossi et joue dans l'équipe de football performante créée en 1941 où le jeu se déroule dans un champ sur



L'ASN, le club de football de Noirlieu créé en 1941.

Debout en haut à gauche, M. Robinet, réfugié.

Photographie : coll. Privée.

le chemin de l'Épinay. Il s'est ensuite marié avec une bocaine et s'est installé dans la région comme boulanger pâtissier après la guerre.

M. Stainsi (l'orthographe de son nom n'est pas garantie) est un photographe. C'est d'ailleurs lui qui fait la photo de la foire du

mardi gras de Noirlieu en 1942 sur la place de la Fontaine où l'on voit là une vie débordante d'activité et la présence de nombreux réfugiés, quasi intégrés à la vie locale.

Les noms des familles dont les anciens se rappellent, il y en a beaucoup. Sans citer à nouveau celles nommées ci-avant, on note les polonaises Petrushka et Sophie Shepauska qui s'établirent dans le bressuirais après guerre, les Canneaux, les Cogneaux, les Bourg, les Daunis de Nantes, les Evin, les Pêcheurs et les Macri de la Somme, les Brou de la Crune, les parisiens Denais ou Billy ou Poirier et beaucoup d'autres encore...

Mais cette vie en commun n'a rien d'idyllique, il faut se nourrir et se chauffer. Les gens élèvent des poules clandestinement. Le bois est réquisitionné pour les réfugiés (conseil municipal du 6 octobre 1940); d'ailleurs, dès l'arrêt de la ligne de chemin de fer, les traverses sont démontées à cet effet.

Les réfugiés perçoivent, en 1940, une allocation du gouvernement d'une valeur de 10 francs par personne et par jour (11 francs pour le chef de famille, 10 francs pour sa conjointe et 9 francs pour chaque enfant à charge),



La foire de Noirliu en 1942.

Photographie : coll. privée

allocation qui passe à 12,50 francs en 1941. Ceci leur permet de se nourrir et de pouvoir régler l'hébergement. Les accueillants ne perçoivent rien mais peuvent être subventionnés à hauteur de 50 % sur des travaux d'amélioration de l'habitat d'accueil¹.

Une vie en communauté, une vie de proximité où plus précisément, une survie permanente. Une réfugiée diabétique originaire de Durtal décède d'ailleurs par manque d'approvisionnement d'insuline. Son cercueil est resté dans l'église Saint Germain de Noirliu pendant un mois avant qu'elle puisse être rapatriée dans sa commune d'origine.

¹ Gérard Giuliano, Jacques Lambert et Valérie Rotowsky, *Les Ardennais dans la tourmente*, Edition : Terres Ardennaises, Août 1990.

Heureusement, le pain n'a jamais manqué à Noirlieu. Le boulanger fait sa farine et cache celle-ci dans des tonneaux au risque quelquefois d'être perquisitionné par les Allemands.

Les distractions manquent. Les bals sont interdits pendant la guerre, mais il y avait malgré tout quelques bals clandestins. Quelques veillées égayent aussi les longues soirées.

Une période qui a fortement marqué Noirlieu et ses habitants. Certains réfugiés sont restés dans le Bocage, d'autres sont revenus et ont gardé le contact avec leurs familles d'accueil, d'autres sont venus s'établir ici à leur retraite, par nostalgie peut-être.